

QUAGHEBEUR, Marc, (2017) *Histoire, Forme et Sens en littérature. La Belgique francophone. Tome 2 : L'ébranlement (1914-1944)*. Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, collection Documents pour l'Histoire des Francophonies – Théorie, vol. 45, 414 pp., ISBN : 978-2-8076-0457-5.

Mots clés : Belgique francophone, XX^e siècle, Histoire, Identité, Langue

Comme Marc Quaghebeur le signale dans son introduction, si le premier tome de ce vaste ouvrage¹, dans lequel non seulement il pointait ce qui s'y engendra de décisif pour le corpus littéraire francophone de Belgique mais interrogeait aussi ce que fut le premier laboratoire des littératures francophones, couvrait un siècle complet (de 1815 jusqu'à la Grande Guerre), ce deuxième volume, qui couvre les trois décennies suivantes (de l'invasion allemande d'août 1914 à la Libération du territoire par les Alliés à la fin 1944), entend aborder « la première époque d'une phase au cours de laquelle s'impose la préoccupation de l'évidence ontologique de la langue française en littérature » (11). Une époque certes bien plus courte mais tout au long de laquelle l'évolution historico-politico-sociale du royaume ébranla en profondeur, d'où le titre de ce tome, la sphère culturelle et littéraire. Car, au lendemain de la boucherie de 14-18, les justes revendications flamandes pour la reconnaissance des droits linguistiques d'une bonne moitié de la population belge déboucha sur l'effondrement du mythe germano-latin, une illusion sur laquelle s'était appuyé le siècle précédent et sur laquelle se reposaient la plupart des élites, francophones tant en Flandre qu'à Bruxelles et en Wallonie, au pays des rois Léopold I^{er} (1831-1865) et Léopold II (1865-1909).

Ce deuxième volume ne comprend pas moins de sept parties, les trois premières s'attachant à décrire et à analyser avec minutie les conséquences globales de l'onde de choc dans les domaines linguistique, culturel et littéraire, durant l'entre-deux-guerres ; les autres comprenant des chapitres monographiques.

(1) « Se réinventer malgré l'outrage »

Assurément, ce qui va se jouer dans le champ littéraire belge à cette époque procède directement du tsunami produit par la déclaration de guerre de l'Empire allemand et la brutale invasion, aussi traître qu'impensable, de 1914 (comme en témoignent de nombreux textes de l'époque, tels *La Belgique sanglante* (1915) d'Emile Verhaeren ou *L'Oiseau de paradis* (1917) d'Horace Van Offel) : les conséquences historiques, mythiques, esthétiques et structurelles y seront majeures au pays de Maeterlinck (Prix Nobel 1911 ; auteur des *Débris de la guerre* (1916)) et du roi Albert I^{er} (1909-1934).

— « Chapitre I. L'Effondrement de l'illusion germanique » : Puisque le conflit qui s'achève par la signature du Traité de Versailles (1919) est censé avoir opposé la

¹ Voir notre compte-rendu dans *Thélème*, Vol. 31, Núm. 1 (2016), 179-184.

civilisation (victorieuse) à la barbarie (défaite), tandis que la culture germanique, jusque-là idéalisée, est désormais vilipendée et foulée aux pieds, ce qui est dès lors porté au pinacle c'est la grandeur et la clarté de la civilisation française. « Avec pour conséquence [...] une exclusion du réel belge » (18). Toutefois, dans un champ littéraire dominé par Paris, les pratiques d'écriture, note Quaghebeur, « engendrent des formes esthétiques parfois singulières, qui attestent paradoxalement la différence belge par rapport à la France » (25), celles-ci s'expliquant tant par la dénégation du monde imaginaire créé dans la phase antérieure (génération léopoldienne) que par la permanence de certaines modalités de cet imaginaire (notamment la figure du petit Belge héroïque et résistant emblématisée par *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster (1867)).

- « Chapitre II. Entre suspicion des mots et hypostase de la langue » : Certes, les textes de Michel de Ghelderode, Fernand Crommelynck, Paul Nougé ou Henri Michaux, entre autres, ne semblaient pas déboucher sur une célébration exacerbée de la langue française et sa déconnexion des diverses historicités dans lesquelles elle vit et s'invente ; mais une telle hypostase, jointe à la dévalorisation du réel propre, sera bientôt le fait de nombreux écrivains belges émergents, déjà durant ces trois décennies, même si le phénomène s'amplifiera considérablement après la Deuxième Guerre. Désireux de gommer tout ce qui pourrait les singulariser de leurs collègues français, ces écrivains considèrent que l'usage d'une même langue crée une identité qui rend caduque, pour tout locuteur francophone, l'appartenance à une autre Histoire que celle de l'Hexagone. Les 21 signataires du *Manifeste du Lundi* (1937) – qui entendent se mettre à l'écart de ce qu'ils nomment « l'anarchie et la vulgarité qui caractérisent nos mœurs littéraires » – expriment haut et clair cette nouvelle idéologie résolument francitaire qui implique la dénégation du Soi, des spécificités historiques, esthétiques et linguistiques propres. Comme l'indique Quaghebeur, « difficile de trouver renvoi plus explicite au souci de distinction et de promotion au sein du littéraire, mais aussi à une forme de surlittérarité » (56).
- « Chapitre III. Plus que le réel, le fantastique réel » : Curieusement, le discours du *Manifeste* promu par Franz Hellens (*Mélusine*, 1920) et Robert Poulet (*Handji*, 1931) ne se concrétise pas nécessairement dans les pratiques de certains des écrivains les plus originaux qui crurent pourtant bon d'y apposer leur signature, tel Marcel Thiry, l'auteur de *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* (1924) et des *Nouvelles du grand possible* (1960). De fait, le fantastique réel particulièrement en vogue à l'époque et dans lequel s'inscrivent ces trois écrivains n'est pas sans exploiter certains des ingrédients symbolistes. Michel de Ghelderode et Jean Ray, eux, pratiquent alors davantage le fantastique pur tandis qu'à Bruxelles, Paul Nougé déploie un surréalisme en marge de celui d'André Breton.

- (2) « Renaître à partir des traces mémorielles de la guerre ou de leur négation ».
- « Chapitre IV. Des traces de la résistance à l'ennemi » : Contrairement à ce qui se passera au lendemain de la Deuxième Guerre, celle de 14-18 donnera lieu, de la part de maints acteurs de terrain, à des textes littéraires réalistes dans leur structure narrative mais d'indéniable qualité, ayant trait aux différentes phases du conflit (Martial Lekeux, Max Deauville, Maurice Gauchez, Lucien Christophe), à la mémoire de la déportation des travailleurs belges dans les camps

sordides de l'empire et à leur humiliation (Francis André), ou encore à la guerre d'Afrique centrale dont l'armée belgo-congolaise sortit victorieuse dès l'automne 1916 (Pierre Ryckmans, Pierre Daye).

- « Chapitre V. En pays soumis » : Par devoir civique, la plupart des écrivains demeurés en Belgique occupée publient peu ou rien ; c'est plutôt dans leurs journaux personnels que des personnalités telles qu'Edmond Picard ou Georges Eekhoud confient leurs sentiments et leurs préoccupations. Cependant, l'occupation du royaume ne signifie pas la disparition de toute vie culturelle ; c'est ainsi, par exemple, que Clément Pansaers, qui sera la figure-clé du dadaïsme en Belgique dans l'immédiat après-guerre, publie en 1917-18, sous censure allemande, *Résurrection*, une revue d'esprit pacifiste, de sensibilité expressionniste et porteuse de velléités révolutionnaires.

(3) « S'offrir un discours et une capitale limités ».

- « Chapitre VI. Le Grand Autre et le Royaume » : L'exaltation de la France et de sa culture ainsi que l'intériorisation de son image mythique ne découragent cependant pas certains professeurs et érudits de faire connaître à leurs compatriotes belges les écrivains de leur pays qui constituent un corpus spécifique en langue française. Parmi les tentatives de synthèses scientifiques qui contribuent à problématiser la question littéraire belge francophone, Quaghebeur relève en particulier celles de Georges Doutrepoint (1939) et de Gustave Charlier (1948), des travaux nettement plus originaux que les lectures mythiques (Francis Nautet) ou accumulatives (Maurice Gauchez (s.d.), Camille Hanlet [1946]) qui les ont précédés ou qui leur sont plus ou moins contemporaines. Toutefois, ces études analytiques demeureront sans postérité réelle puisque l'après-Deuxième Guerre verra triompher en Belgique les thèses francitaines exprimées dans le *Manifeste du lundi* dont l'impact fut plus décisif après la Libération qu'au moment de son élaboration.
- « Chapitre VII. Une capitale plus nationale » : Malgré cette évolution, devenue une entité bilingue, le Bruxelles de l'entre-deux-guerres, où Jules Destrée crée en 1921 l'Académie royale de langue et de littérature françaises (y siègent des membres étrangers), n'en demeure pas moins relié aux grands courants esthétiques internationaux notamment grâce à de nombreux périodiques et revues tels que *La Lanterne sourde*, *Signaux de France et de Belgique* (qui deviendra *Le Disque vert*, puis *Ecrits du Nord*), *7 Arts*, *La Renaissance d'Occident*, *Le Journal des poètes*... En outre, la capitale belge joue un rôle singulier dans le devenir des avant-gardes européennes ; en témoigne la spécificité du groupe surréaliste bruxellois.

(4) « Comment interpellier un monde qui a failli »

- « Chapitre VIII. Ecllosion d'un autre réalisme. *Les Hommes dans la prison* (1930) et *Naissance de notre force* (1931) de Victor Serge » : Alors que le stalinisme cherche à le briser, Viktor Lvovitch Kibaltchitch, alias Victor Serge (Bruxelles 1890 - Mexico 1947) – dont, selon Quaghebeur, on ne souligne pas suffisamment qu'il fit sa formation en Belgique où ses parents vivaient exilés – entame la composition d'une trilogie (le 3^e tome s'intitulant *Ville conquise*, 1932), laquelle le confirmera comme étant l'une des consciences révolutionnaires les plus aiguës de son temps et l'un des esprits les plus clairvoyants sur

ce que fut la Première Guerre mondiale (durant laquelle il était interné à Melun) et sur ce qu'elle engendra. « Sa concision précise et son humanisme critique produisent une écriture aussi étrangère au réalisme socialiste qu'au réalisme ordinaire » (169).

- « Chapitre IX. Un précis de fantastique réel. *Le Voyage rétrospectif* de Franz Hellens » : Comme l'indique son titre, ce livre est bien plus que le journal de bord d'un voyage pittoresque dans la Tunisie du milieu des années 20. Maintes fois retravaillé (la dernière version porte la date de mai 1966), ce texte (jamais publié) qui constitue, au dire de Quaghebeur, « un parfait petit guide de voyageurs ès réalités fantastiques » (190) – outre qu'il incarne parfaitement le « fantastique réel » défini, quelques années auparavant, par Edmond Picard comme le « réel, vu, senti en ses accidents énigmatiques, avec intensité » et dont Hellens (1881-1972) se fit le chantre dès l'armistice de 1918 –, se révèle être le récit d'un voyage nettement plus initiatique que touristique.
- « Chapitre X. Cryptage mais inscription de la Belgique chez l'auteur de *Qui je fus, Lettre de Belgique, En rêvant à partir de peintures énigmatiques* et *Voyage qui tient à distance* d'Henri Michaux » : comme le rappelle Quaghebeur, le contexte dans lequel Henri Michaux (1899-1984) s'est construit comme jeune écrivain est celui de l'effondrement d'une partie du mythe national et littéraire forgé par le XIX^e siècle. Dès lors s'opèrent chez lui d'étranges conjonctions : « l'histoire de l'enfant, l'histoire de la langue, l'histoire du pays, l'histoire de la littérature belge d'après 1918 et l'histoire de l'émergence des avant-gardes, dont le surréalisme constituera un des vecteurs majeurs » (204). Dans plusieurs de ses textes parus au début des années 20 ainsi que dans des textes ultérieurs (notamment sur René Magritte), Michaux, qui quitta la Belgique dès 1920 et s'installa bientôt à Paris, se définit et se positionne comme écrivain avec des inscriptions qui renvoient clairement à son pays natal ainsi qu'à son terrain littéraire et culturel.

(5) « La Révolution comme élégie ou comme infini concret ».

Même si le rôle joué par Parti communiste belge n'est nullement comparable à celui de ses homologues allemand, français et italien, la Révolution d'Octobre 1917 laissa des traces importantes en Belgique, « notamment deux expériences littéraires majeures » (223).

- « Chapitre XI. Une poétique contemporaine de sa propre création langagière. *La Messagère* et autres poèmes de Paul Nougé » : Considéré par Francis Ponge comme « la plus forte tête du surréalisme », Nougé (1895-1967) choisit de faire œuvre à l'écart du spectacle (parisien) de la Littérature (ce n'est que bien plus tard que l'essentiel de sa création poétique sera rassemblé par Marcel Mariën sous le titre admirable de *L'Expérience continue* (1966), tandis que ses écrits théoriques avaient été réunis sous celui, radical, d'*Histoire de ne pas rire* (1956)). La « r-évolution », c'est à travers un intense travail du langage littéraire que le surréaliste bruxellois désirait la mener. Dès 1927, dans son poème-chant de *La Messagère*, celui dont Scutenaire soulignera l'« extrême rigueur morale » exposait son programme politique et culturel.
- « Chapitre XII. Nécessité lyrique et engagement. *Le Christ chez les chômeurs* et *Faux Passeports* de Charles Plisnier » : Communiste « révolutionnaire revenu de la révolution » (223), Plisnier (1896-1952), dont la lyrique

se manifesta dès 1930 par la publication de *Prière aux mains coupées*, perfectionnera bientôt celle-ci dans la forme des Chœurs parlés (*Déluge* (1933), dédié à la mémoire de Lénine ; *Babel* (1934) dédié à Trotski ; *Le Christ chez les chômeurs* (1935)...), une esthétique poétique et sociale de masse qui, en prise sur la dure réalité sociale de l'époque, connut son climax en Belgique entre 1933 et 1938. Quant aux cinq nouvelles de *Faux Passeports* (1937), couronnées – avec *Mariages* – par le Goncourt, où la fiction et l'histoire s'entremêlent à de nombreuses reprises, elles constituent, à travers l'évocation de la destinée tragique de quelques figures révolutionnaires, l'adieu à toute une époque.

(6) « Le Mythe pour pallier les désastres de l'Histoire »

- « Chapitre XIII. « A l'heure de la défaite, le miracle du surplomb janséniste. *L'Abbé Sétubal* de Maurice Maeterlinck » : Peu après l'invasion allemande et les capitulations, belge en mai 1940 – laquelle mit fin aux aspects légendaires qui avaient servi d'aura à la Belgique de 14-18 – et française le mois suivant, Maeterlinck fait jouer en 1941, à Lisbonne où il séjourne avant d'embarquer pour les Etats-Unis, *L'Abbé Sétubal*, une pièce qui, comme le note Quaghebeur, « répond à la destruction d'une société fondée sur la cohabitation de la raison bourgeoise avec des strates du monde ancien, ecclésiastique-aristocratique » (283). L'on y assiste en effet à une lutte de valeurs entre deux univers, la société civile bourgeoise (avec sa justice bureaucratique) et la société aristocratique (avec le Jugement de Dieu), deux mondes présentés comme appartenant au passé et qui seront dépassés, dans cette pièce où abondent les répliques et les situations dignes du vaudeville, par un abbé qui « porte l'idéalisme à l'incandescence du miraculeux » (288) et renvoie ouvertement à un espace différent de celui « que le christianisme radical pouvait offrir face au nazisme » (297).
- « Chapitre XIV. Face à l'infamie nazie, le Père mythique et son Double. *Le Soleil se couche* de Michel de Ghelderode » : Bien qu'il vienne de passer aux nouvelles fantastiques de *Sortilèges* (1941), c'est cependant au théâtre que Michel de Ghelderode (1898-1962) donne, en pleine Occupation, la quintessence de son imaginaire. Dans *L'Ecole des Bouffons* (1942) et *Le Soleil se couche* (1943), deux pièces que Quaghebeur qualifie de « véritable diptyque testamentaire de la dramaturgie et de l'univers ghelderodiens » et qui « plongent dans la mémoire mythique du XVI^e siècle » (304), le dramaturge bruxellois évoque respectivement les figures de Philippe II et de Charles Quint à la fin de leur vie. Dans la pièce de 1943, Ghelderode revient donc une nouvelle fois sur la figure archétypale de ce prince né à Gand mais dont les Allemands ne peuvent censurer la mémoire – puisqu'il fut couronné empereur élu du Saint-Empire romain germanique à Aix-la-Chapelle, précise Quaghebeur. Retiré à Yuste en Estrémadure (en 1557 jusqu'à sa mort en 1558), le vieux souverain y est présenté comme l'opposé de son fils aussi bigot que sinistre, symbole de l'oppression, de la tyrannie et de la triste Espagne inquisitoriale. Grâce à Messer Ignotus, son double lumineux et montreur de marionnettes, le sympathique « monsieur Charles » y apparaît dans sa véritable gloire, spirituelle ; tous deux représentent les forces complémentaires dans un pays malmené mais qui ne se laissera pas faire, et rendent vaines les manœuvres d'un

Philippe II maltraitant ignominieusement, à l'égal des soldats du III^e Reich, le pays natal de son géniteur.

- « Chapitre XV. Un diptyque qui en dit long sur la question belge. *Le Secret de la Licorne* et *Le Trésor de Rackham le Rouge* d'Hergé » : A l'époque où Ghelderode écrit son diptyque, Hergé (1907-1983), dont l'œuvre est alors diffusée notamment à travers le *Soir volé* (publié sous contrôle allemand), produit le sien : *Le Secret de la Licorne* (1942-43) et *Le Trésor de Rackham le Rouge* (1943-44). Comme l'ont souligné les spécialistes du père de Tintin, ces deux albums constituent un carrefour de sa production, notamment parce qu'avec l'entrée en scène du professeur Tryphon Tournesol, dont on connaît le curieux rapport au langage, et l'acquisition de Moulinsart (un château à la française en plein cœur du Brabant wallon, offert par Louis XIV à l'ancêtre du capitaine Haddock), *Le Trésor de Rackham le Rouge* met définitivement en place la Trinité hergérienne, « une fratrie aussi bien linguistique qu'identitaire » (342) qui, précise Quaghebeur, « renvoie aux trois attitudes à l'égard de la langue française que les écrivains belges choisissent d'habiter depuis le XIX^e siècle, comme à la singularité belge » (340).

(7) « Quel futur après l'inimaginable ? »

- « Chapitre XVI. Une saga historico-métaphysique. Le Cycle du *Prince d'Olzheim* de Pierre Nothomb » : A la Libération du territoire belge, sous le pseudonyme d'Henri Créange, le baron Pierre Nothomb (1887-1966), écrivain et ténor de la droite catholique, publie le premier volume (1944), consacré à la défaite de 1940, du cycle mythique *Le Prince d'Olzheim*, dernier descendant de Charlemagne ; le deuxième volume, *Les Elie-Beaucourt* (1945), qui concerne les années d'Occupation, constitue la partie du cycle la plus directement liée à l'histoire réelle et récente du royaume. Elaboré au cœur d'une guerre qui éloignera progressivement son auteur des fascinations pour les régimes autoritaires de l'époque, le cycle – qui comprend trois volumes supplémentaires publiés, eux, sous le nom de Pierre Nothomb (1949, 1959 et 1960) – aborde ensuite les questions de l'Europe de l'après-guerre, la création du Benelux, le devenir de l'Allemagne et sa présence indispensable dans la construction européenne... Présent à des moments-clés de l'Histoire, le personnage du prince, qui se nomme Jean-Lothaire, permet à l'auteur d'offrir sa vision particulière de quelques-unes des scènes capitales de l'Histoire de son pays, telle la Nuit de Wynendaele au cours de laquelle le roi Léopold III décida de capituler et de rester au milieu de son peuple. Comme le confirme Quaghebeur, « nombre d'épisodes [de cette saga] font donc Histoire » (361).
- « Chapitre XVII. Aiguë mais sensible, une conscience non mythique. *Carnets* de Victor Serge » : Dans ce dernier chapitre, Quaghebeur revient sur une figure déjà évoquée précédemment, Victor Serge. Parallèlement à l'écriture de deux romans de guerre, *Les Derniers Temps* (1946) et *Les Années sans pardon* (1971), Serge, exilé au Mexique dès 1941, continuait d'alimenter des *Carnets* (publiés tardivement chez Actes Sud, en 1985, avec une préface de Régis Debray) « dont le rapport au réel, dans sa double dimension (factuelle et concrète au sens analytique), est exceptionnel » (349), selon Quaghebeur qui précise que cela ressort, chez ce penseur engagé qui voulait croire à un possible triomphe d'un socialisme humaniste et démocratique sur les totalitarismes,

tout autant de ses réflexions sur l'évolution politique et artistique de l'après-guerre que de la perception précoce qu'il eut du génocide juif perpétré dans les camps d'extermination nazis, ainsi que de sa façon de donner vie aux personnalités croisées au cours de ses pérégrinations, tant du monde littéraire que politique... – tels ses portraits de Gide, Saint-Exupéry, Bergson ou Léopold III.

Quant au troisième volume, comme l'annonce déjà Quaghebeur (12), il examinera les conséquences des assertions lundistes...

André Bénit
Universidad Autónoma de Madrid
andre.benit@uam.es